

ERRICO

BUONANNO



TERESA
SUR LA LUNE

*Vie, musique et péchés de
ma grand-mère fanfaronne*



GRENELLE

ROMAN



ROMA LIVRES

Errico Buonanno

TERESA SUR LA LUNE

Vie, musique et péchés
de ma grand-mère fanfaronne

ROMAN



GRENELLE

ROMA LIVRES

Collection dirigée par Silvana Cirillo

Comité de rédaction :

Paolo Di Paolo

Filippo La Porta

Davide Luglio

Tommaso Pomilio

Philippe Vilain

Titre original : Teresa sulla Luna

2019 © RCS MediaGroup S.p.A., Milano

Traduction de l'italien : Lucie Comparini

Avec la contribution de : Bernard Bonny

Et la participation de l'Atelier « Passages » de l'UFR d'Études Italiennes de Sorbonne Université : Andrea Ardillo, Jennifer Arena, Nicole Barberis, Léa Beaussier-Kieffer, Andrea Dal Molin, Camille David, Elena De Vita, Stella Decombes, Clothilde Guégan, Marie-Thérèse Lawson, Camille Lebailly, Barbara Lucente, Eva Mastrangioli, Irene Mazza, Monica Mele, Nathalie Miglierina, Libera Minuti, Philippe Moneger, Ollier Richtel, Louis Rousseau, Silvia Stampone, Paola Vicari, Anna Sara Serboli, Lisa Tracucci.

Coordination rédactionnelle : Nathalie Miglierina

Couverture : Francesco Partesano

Impression : FP Design – Pavona (Rome)

Copyright de l'édition française :

2023 © Gremese

Éditions de Grenelle s.a.s. – Paris

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite, enregistrée ou transmise, de quelque façon que ce soit et par quelque moyen que ce soit, sans le consentement préalable de l'Éditeur.

ISBN 978-2-36677-337-8

Dépôt légal : juin 2023

(Imprimé en Italie)

À Caterina, parce que tout se fait.

*Pourquoi est-ce que je n'écris pas ?
Parce que mon oncle Celerino
qui me racontait des histoires est mort.*

JUAN RULFO

1

Nombreux sont les épisodes par lesquels on peut commencer la biographie de l'artiste.

Des noms à foison : Duke Ellington, Enrico Fermi, Amedeo Nazzari. Une foule d'anecdotes, des mariages et des passions. Je pourrais parler de villes : de Rome et de Paris, ou de Matera, ou de Tirana. Je pourrais commencer par sa fin, l'année dernière, à un âge très avancé, ou par le début de sa vie, un peu incertain, car elle mentait sur son âge.

Je pourrais commencer de bien des façons, erronées, sachant au préalable qu'un récit ne suffit pas. Mais, maintenant que tout est terminé et que sa voix s'est éteinte, je sais que c'est moi qui reste, et non plus elle.

Alors, qu'il me soit permis de partir de moi, d'un souvenir personnel et d'une émotion.

Franchement, je l'ai haïe.

Durant quarante ans, vraiment.

Je l'ai haïe sans trêve et je la hais.

Peut-être faut-il être, je le sais, plus respectueux. Mais, étant donné que le reste est discutable, je voudrais que nous prenions cette haine comme une espèce d'adjectif, une description. Elle était odieuse. Particulièrement odieuse, dans sa jeunesse, avec son col de renard et ses broches. Dans ses poses de diva, dans ses photos ternies. Odieuse à l'apparition

de sa maladie, quand elle a commencé à nous inquiéter, à sortir la nuit, à dire n'importe quoi et à s'effondrer. Avec son égoïsme, sa verve, sa frénésie. Quand, durant sa vieillesse, elle restait là, immobile, dans son petit fauteuil roulant, alors qu'une chanson de son enfance revenait à la surface de sa mémoire. Quatre-vingt-seize ans, quatre-vingt-dix-sept, quatre-vingt-dix-huit. Elle survivait comme un lare, une divinité du foyer, un peu par obstination, un peu par principe. Pour être présente. Et lorsqu'on m'a dit : « Elle va mal, tu sais ? Elle va très mal », je l'ai peut-être encore plus haïe. Parce que je n'y ai pas cru et que j'ai pensé : voilà, tu es contente ? En homme qui doute de tout. Da la vie, de la mort, même de la tienne. Rien que des histoires.

Il faut être respectueux, d'accord. Le fait est que ma haine est un fait réel. Tandis que les photos de ses succès dans le monde du spectacle m'ont toujours paru très douteuses.

Parfois, je repense à un épisode quelconque. À un jour de vacances, à un début, s'il faut en trouver un. École Fratelli Bandiera de Rome. Des pupitres verdâtres ayant encore dans leur coin le trou pour l'encrier. Les rideaux, les trousseaux, les panneaux sur les murs avec dessins et lettres, « A - comme Aeroplano », « B - Banana », « C - Casa ». Des figurines, des petites gommes de Mulino Bianco, de l'optimisme, des dessins animés. Voilà, en substance, je suis là, moi, dans une école des années 80, identique à ce qu'elle était vingt ou cinquante ans auparavant. En blouse d'écolier, serein, confiant dans une époque où tout le monde regarde la même télévision, veut le même agenda, le même jouet que celui de la publicité. En somme, un enfant heureux d'être quelconque, avec des désirs quelconques, ignorant qu'un malheur est sur le point de lui arriver.

Juin 1985. Scène : des cris dans le couloir, du remue-ménage. Vingt petits visages curieux regardant vers la porte,

en silence. Et moi, parmi eux, encore comme eux, caché, qui commence à éprouver une très étrange sensation. Un vague sentiment d'embarras, un sentiment de honte. C'est le soupçon – mais comme il grandit, c'est terrible ! – que cette affaire me concerne. Que ce remue-ménage, ces hurlements, ce vacarme me placent sous les projecteurs et qu'on vienne me chercher. « Comment ça, j'ai besoin d'une autorisation ?! » Que je ne puisse pas être spectateur, étranger, car cette voix s'élève déjà, « ... née à Matera et élevée à Rome ! » (ça, je n'ai jamais compris, tant pis), et puis, elle fait irruption, elle me repère, avec un petit sourire complice qui me donne le coup de grâce. Elle lève un peu le menton, elle prend son inspiration et lance : « Jeune homme ! ».

C'est à moi qu'elle parle, moi qui reste la tête baissée.

« Jeune homme, lève-toi et quitte tes livres de douleur ! » C'est une boutade d'après un vers de Leopardi, mais personne ne rit. Perplexité qu'elle interprète comme du respect et de l'admiration, évidemment. « Jeune homme ! » Mais, attends, il y a peut-être un malentendu. Tu sais, moi, je veux l'école, je veux les dessins animés à quatre heures ! « Lève-toi et prends tes affaires. » Je veux le télé-achat, je veux m'ennuyer ! « Grand-mère t'emmène... à la nécropole étrusque ! ».

Il y a des épisodes plus savoureux. Par exemple : « La fois où Amedeo Nazzari me déclara sa folle passion », « La fois où Enrico » – Enrico Fermi – « me raconta, à moi en premier, ses expériences sur la bombe ». Mais, alors que mon homologue de six ans range ses affaires dans son cartable et descend les escaliers pour rejoindre une Fiat 127 bordeaux garée sur la place Ruggero di Sicilia où attend un sexagénaire qui fume, pendant ce temps, je l'avoue sincèrement : dans le vaste curriculum vitae de ma grand-mère

en aventurière, intellectuelle ou spécialiste de domaines variés, provocatrice et gourgandine (ou « grande dame », disait-elle), la brève parenthèse archéologique qui l'occupa durant quelques mois me laissait songeur, déjà enfant. Près de notre immeuble, elle retrouvait des objets historiques, tous de la fin de l'Empire, qu'elle mettait rapidement dans son sac à main et qu'elle analysait ensuite, avachie dans son fauteuil. « Voilà, tu vois ? »

« Oui, c'est un caillou. »

« Mais ce caillou, voilà, c'est un tesson de cratère... du troisième siècle, je dirais. Ah, quelle beauté ! Quelle élégance !

« Magnifique. »

Des morceaux de crépi, ou des vis rouillées. « C'est peut-être la pointe d'une lance, je ne sais pas. » Elle l'approchait de moi avec lenteur. « Je te l'offrirais bien, cette pièce d'archéologie... » Mais elle retirait immédiatement sa main.

« Un baiser ! »

Je m'exécutais.

« Instruis-toi, tu sais ! La culture, c'est tout ! »

Grand-mère, parfois, trouvait des feuillets avec des extraits de littérature antique. Et même s'ils étaient en mille morceaux, elle traduisait du latin, elle comprenait de quelle ode ou de quelle strophe ils provenaient. Et elle déclamait, pendant une demi-heure : « Amour et mort, Amour aimé... Alors, sacrée poésie, dis voir ! ».

« Très beau. »

« C'était une autre époque ! Donne-moi un baiser ! »

L'authenticité de ces morceaux uniques n'était pas matière à débattre à la maison et moi-même je gardais toute objection pour moi. Le cas de Geniacorsi est d'ailleurs célèbre, à savoir le cas du pauvre Giancarlo, ami d'enfance de grand-mère, banni pour toujours, en un instant, accusé de faire « le grand professeur ». Professeur, il l'était vraiment,

en tant que chef de service à l'hôpital San Camillo, mais il devint trop « grand », un ballon de baudruche, un sac vide, ou un « trou du cul », après un dîner et un limoncello terrible, savamment distillé par grand-mère, lorsqu'il osa dire, concernant l'une de ses pièces d'archéologie : « Ça, c'est du mortier ». Ce fut tout.

Elle tournait la page, élaborant comme elle pouvait une nouvelle théorie : « Les Sabins auraient bien voulu que le mortier existe » et, pendant ce temps, elle vous fusillait du regard. Ce ton outrecuidant qu'elle avait : « Comment-ça !? Mais je suis Teresa Piserchia ! ». Ce qui, dans les faits, anéantissait quiconque. Elle clouait ainsi le bec au vendeur qui ne lui faisait pas de remise, mettait l'agent de police K.O., mouchait le passant impoli et le contrôleur du bus, débile, arrogant, grossier, qui demandait à voir le billet d'« une femme de ma sorte ! »... « Donc, vous mettez en doute mon intégrité ? Vous m'offensez, comme ça, devant tout le monde ! ». Elle étouffait, se débattait, s'évanouissait. Puis se remettait en une seconde et recommençait : « Teresa Piserchia ! », avec son « r » guttural, car elle ne savait pas le rouler : « Piserrrchia ! ». Et, moi, j'étais pétrifié par une terreur divine, « Née à Matera et élevée à Rome ! », terreur de je ne sais quoi, du nom ou de Matera ou de Rome. D'un vague mérite, mais qui m'échappait quand même.

Être douée en archéologie, par ailleurs, n'était que la dernière des compétences de ma grand-mère, la dernière, par ordre chronologique, de ses extraordinaires qualités. Quelques notions d'histoire antique et moderne, quelques principes progressistes en politique, quelques informations sur les dernières sorties en librairie étaient, je crois, une question de classe. Au sens où elles étaient innées, sans nul besoin de lire. Ses trouvailles archéologiques s'élevaient à peu près à une trentaine, trônant dans le salon, encore

aujourd'hui. Elles dorment là, parmi les sachets de dragées et les tasses à café, et il est interdit de les dépoussiérer, même à présent qu'elle n'est plus là, car nous n'avons pas « la compétence », comme elle disait. Mais personne ne revit jamais plus Geniacorsi.

Donc, pendant que j'étais en train de me demander si maman savait que j'avais été récupéré à l'école et que grand-mère me racontait avec force gestes l'histoire de Caius Mucius Scævola et de Porsenna, elle arrivait à sa voiture et m'y présentait Sandro, puant la cigarette MS et faisant la tête.

« Dis bonjour, allez ! »

« Mais c'est qui ? »

« Lui ? Mais comment ! C'est Sandro ! » Elle tombait presque des nues : « Sandro, le frère de Marcello ! »

« ... »

« C'est un ami ! »

L'ami se taisait et me regardait du coin de l'œil. Lunettes noires et cheveux rabattus, en costume gris.

« Dis bonjour ! »

« Salut. »

Sandro leva les sourcils en aspirant la fumée. Il m'accorda le maximum de sa sympathie : « Tu es fan de l'A.S. Rome ? »

« Oui. »

« Bravo. »

Il me fit monter sur la banquette arrière pendant qu'il disait qu'il connaissait Pruzzo. Il ouvrit la portière à ma grand-mère – « *Merci*¹ ! » – puis il alluma l'autoradio, qu'il mit au maximum pour mieux s'enfermer dans un silence énigmatique. À une époque où, autour de soixante ans, les gens vivaient et s'habillaient comme des vieillards, ma

1. En français dans le texte. [N.d.T.]

grand-mère, à l'âge de soixante-sept ans, sentait bon la mise en plis et les crèmes de beauté. Elle portait des vêtements colorés et – je le compris avec effroi un peu plus tard – elle avait une vie amoureuse enviable. Elle me donna une pichette trop forte et le voyage commença par l'annonce : « On va s'amuser, que diable ! ».

Elle se trompait.

En ce temps-là, la ville était en expansion. Dans les quartiers situés du côté des Monts Tiburtins, on acclamait les chantiers comme des signes venus du ciel et les promoteurs immobiliers véreux comme des bienfaiteurs. De nouveaux bâtiments, modernes, d'un goût kitch années 80, donnaient vraiment beaucoup d'espoir. Notre immeuble s'élevait là, comme perdu dans le vide d'une campagne un peu répugnante, au milieu de trous noirs, de broussailles et de tuyauteries à découvert, comme les promesses d'une ville à venir. Grand-mère avait habité à Montesacro, elle regrettait donc par-dessus tout la petite villa où elle avait vécu, qu'elle avait vendue et qu'elle avait squattée, avant d'obéir à un cruel malotru (comprendre « huissier de justice »). Notre déchéance financière nous avait conduits jusqu'à Pietralata, dans deux micro-appartements contigus, l'un pour nous, l'autre pour elle. Toutefois, grand-mère m'expliquait qu'il y avait de quoi être fiers. « *Pietralata*. Hein ? Tu comprends ? »

« Non. »

« *Petra. Lata*. Ils nous ont apporté une pierre ! » Elle regardait les chantiers, les bétonnières. « Et qu'est qu'ils ont construit ? Un amphithéâtre ! Une *domus* ? Oh, tu vois, tiens. » Un petit caillou.

L'engouement archéologique était une réaction à tout cela, parce qu'elle n'aurait jamais admis une défaite. Durant les premières minutes de voyage, je découvris que ma grand-mère avait fait quelque chose d'autre : elle avait trouvé un

archéologue. Voilà la raison pour laquelle, durant ces trois derniers mois, elle avait lu des textes obscurs sur les hypogées, auxquels elle ne comprenait presque rien, mais qu'elle définissait comme « éclairants ».

« Sandro est spécialiste. »

« Oui... de quoi ? »

« Comment ça ?! » ricana-t-elle. « Des Étrusques ! » Lui avait-elle fait un clin d'œil ?

J'appris que Sandro était l'assistant (il l'était déjà depuis trente ans) de Sabatino Moscati, à l'université de Tor Vergata. J'appris que ce Moscati était un archéologue, une lumière dans l'étude de la civilisation phénicienne et punique, et que Sandro n'était pas professeur pour l'unique raison que « l'université italienne, on sait comment ça fonctionne... », qu'il était heureux de nous montrer Cerveteri et que grand-mère lisait des livres spécialisés depuis que, par hasard, elle l'avait rencontré à une fête. Autre chose : Sandro, en archéologue, appréciait l'âge. C'est-à-dire que, ce jour-là, il voulait rester avec elle. Pas avec un enfant de six ans, pas du tout.

« Sandro, parle donc : ces Étrusques ? »

Il marmonnait quelques mots.

« Tu sais qu'ils écrivaient dans l'autre sens ? » Elle me regardait. « Tu vas voir. » Elle le regardait. « Il faut prendre la Cassia ou l'Aurelia ? »

« ... »

« Les routes de Cassius et de Marc Aurèle ! Pas vrai, Sandro ? » Elle était extatique. « Ah, quelles vacances ! Tes camarades aimeraient bien en avoir, des vacances comme ça ! »

Elle ne comprenait pas. Le soupçon que je n'avais pas vraiment envie de passer des vacances différentes de celles des autres, que je ne voulais absolument pas être différent d'eux, n'effleurait pas du tout ma grand-mère. Se distinguer,

au fond, était sa raison d'être. Ou, mieux : elle exigeait que le monde la reconnaisse comme différente. Sur la base de quoi, pour quel acte héroïque ou par quel avantage de naissance, ce fut le grand mystère de mon enfance ! Pourquoi était-elle célèbre et exigeait-elle le respect ? Pourquoi son « Teresa ! Teresa Piserchia ! fonctionnait-il seulement quand c'était elle qui le disait, alors que, si j'essayais, moi – « je suis le petit-fils de Teresa Piserchia ! » – tout le monde m'ignorait ? Mais c'était un fait reconnu, comme la notoriété de ses jambes dans sa jeunesse. Comme ses anecdotes, ses aventures, ses rencontres et sa présence, en personne, à des événements cruciaux de l'Histoire. Comme ce jour où, le cœur battant, Amedeo Nazzari lui avait dit : « Mademoiselle, si vous me repoussez, je me jetterai sous l'express de midi ! ». Ce à quoi elle répondit : « Très bien, un idiot de moins sur la surface de la terre ! » (cette histoire, qu'elle débattait souvent, comme une protestation : « et moi qui suis parmi vous, alors que je pouvais avoir... tu sais qui ? » Amedeo Nazzari). Et il y avait la photo encadrée dans l'entrée dont on m'indiquait que c'était « Grand-mère au Quirinal ». On ne comprenait pas ce qu'elle pouvait bien faire au palais du Quirinal. Mais l'homme à côté d'elle semblait bien être le roi.

Grand-Mère était célèbre. Digne d'être distinguée, respectée, honorée. Si les commerçants du quartier l'appelaient, sans réfléchir, « madame le professeur », elle ne les corrigeait certes pas. Et, en tant que petit-fils, il était un peu évident, génétiquement, que je participe à ses caractéristiques extraordinaires. Pourquoi ? Ça, il ne « fallait pas » le demander.

Entre-temps, je suppose, Maman devait être arrivée à l'école, où on l'informait que son fils n'était pas là et elle hurlait : « Je vais la tuer ! ». Grand-Mère et moi, pendant ce temps, luttions contre la froideur de Sandro et nous chantions : « Cinq éléphants qui se balançaient sur une toile,

toile, toile, toile d'araignée... », quand, au trentième éléphant, l'ami Sandro pila net. Il regarda grand-mère, haleta. « Eh bien ? » Puis, il prononça un mot dont le sens et la valeur, grâce à la splendide éducation bourgeoise imposée chez les Piserchia – m'étaient encore inconnue.

Quelques secondes vides passèrent.

« Pardon ? »

Tension. Le concept fut répété. « Bien, je crois qu'il est préférable d'approfondir la question loin des pauvres oreilles innocentes. » Ils descendirent tous deux et je restai seul, à l'intérieur de la Fiat 127 bordeaux. Il y avait Viola Valentino à la radio et je les voyais gesticuler sans parvenir à saisir une seule phrase. Je pensais aux Étrusques, à Caius Machin et Porsenna. Je regardais le panorama dans la touffeur, une banlieue brûlante, des ruines modernes et des hangars impériaux. Je pensais aux tessons de poterie, aux découvertes archéologiques et je me disais que ça aussi, autrefois, c'était peut-être le centre-ville de Rome.

Je croyais que tout était un problème d'époque. J'entendais parler d'une jeunesse à couper le souffle, d'une génialité indubitable. Et puis, d'élégance, d'aventures... Si elle vivait maintenant dans un deux-pièces en location, je me disais que, certainement, la modernité était plus pauvre. Car ma grand-mère, Teresa Piserchia, avait vécu à une période magnifique. Et notre tâche – la sienne et celle de nous autres, pauvres parents adoreurs – était de la concevoir et de la raconter.

Je grandis avec cette idée dans la tête : il y avait quelque chose à honorer et tout un monde qui nous rendait spéciaux. Un monde perdu, mais enviable. Nous considérer comme des survivants, un peu plus malins, un peu plus élégants que les autres. Voilà ce que fut ce rêve, mon complexe et la ruine d'une vie.

Bruit de portière. Elle seule entra et s'assit au volant.

« Grand-mère ? »

Elle se taisait. Elle me tournait le dos et il me semblait qu'elle pleurait un peu.

« Excuse-moi, mais... grand-mère ? »

« QUOI ! »

« Et Sandro ? »

Elle renifla.

« Il nous a prêté sa voiture. »

« Ah... »

Je regardai autour de moi : il n'y avait que la voie romaine qui tremblotait à cause de la chaleur, au loin. « Mais il ne va pas revenir ? »

« Quoi ? Il te manque ? » Elle fit grincer le levier de vitesses. « Vacances ! »

Aujourd'hui, après de nombreuses années, je me souviens de notions de base. Je me souviens que ma grand-mère m'expliquait que les Étrusques étaient un peuple qui avait disparu. Qu'ils étaient magiques, secrets et phéniciens. Ils n'avaient pas précisément été vaincus : ils s'étaient presque mêlés aux Romains. Je me souviens qu'elle dit qu'on savait très peu de choses sur eux et qu'il fallait peut-être se les imaginer. Enfin, je me souviens surtout que, tandis qu'elle pleurait, souriait et conduisait – et que, maintenant, elle déblatérerait contre les archéologues et l'ensemble des assistants italiens – j'avais l'étrange impression qu'elle aussi était un peu étrusque. Qu'elle était en train de parler d'elle-même. Plus ou moins. Qu'en définitive, ma grand-mère aussi appartenait à une étrange civilisation désormais disparue qui, aujourd'hui, errait incognito de par notre vaste monde.

Premièrement : l'entreprise de Matera, fondée par mon trisaïeul Giovanni, qui avait fait faillite. Deuxièmement :

ses maris, dont le deuxième était mon grand-père, et ses « amis » escamotables, interchangeableables. Troisièmement : ses relations familiales. Ma mère et mon père, qui parlaient d'elle en son absence comme on parlerait de la corruption, de la sécheresse, des ennuis de santé, de ces malheurs de la vie qui nous font soupirer et nous fâcher, mais contre lesquels on ne peut pas grand-chose (mais quand c'était moi qui en parlais : « Un peu de respect, fais attention ! »). Objectivement, une grand-mère qui, en résumé, était une femme ruinée, aux finances précaires et à la réputation très ambiguë. Qui avait le don de l'exagération, de l'inapproprié et du gaspillage, comme une riposte à la vie. Bref, elle savait échouer avec grâce. Avec tout l'immense convoi de personnages et de noms qui était une composante personnelle du mythe.

« C'était un malotru. Un plouc ! Tu l'as vu ? »

« Mmh. »

« Tu as compris ? Je veux dire, non mais, allez... Il me faisait la cour ! Lui ! À moi ! » Elle secouait la tête et ricanaient. « Tu as déjà entendu parler d'Amedeo Nazzari ? »

« Celui qui... »

« L'homme le plus beau du monde ! Il a mis six mois pour s'en remettre. On est dans quel quartier, ici ? »

Dans la voiture, on avait atteint des températures africaines. Elle traficota avec le levier, en mettant peut-être le chauffage, qui sait. Dehors – mais mon souvenir a sans doute surenchéri – il y avait une espèce de savane du Latium parsemée de hangars, avec une pompe à essence aux couleurs délavées. Grand-mère faisait des virages un peu au hasard. Elle semblait nerveuse et elle se penchait sur le tableau de bord pour mieux lire de rares panneaux indicateurs. Mais ce n'est pas cela qui me fit comprendre. Je ne sus avec certitude qu'elle s'était irrémédiablement perdue qu'à l'instant précis

« Je sais que les histoires ont été l'essence intime et la substance de ma grand-mère, sa manière de résister, de rendre beaux les échecs et les pertes, de rendre douces les banalités du passé. Et maintenant qu'il reste la réalité, maintenant que j'ai vu sur quoi débouchent les histoires, les amours et les succès, cette maigre biographie d'une artiste est beaucoup plus que cela : c'est un récit, une confession, une chronique. C'est une liste à cœur ouvert de tous les mensonges et de toutes les illusions qui m'ont conduit à ma perte. Ou, tout simplement, à la vie telle qu'elle est. »

